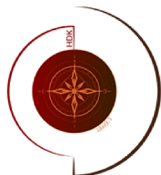


Musinga Mwa Tiki

Le Pays des Mirages


Abidjan : Intrigues et Jeux mortels

Vol.2



Extrait Officiel





Extrait officiel
Spécimen interdit à la
vente
35 pages

©2021 Ekima Media
4, rue de la République 69001 Lyon
www.ekima-media.com
Crédits couverture : Maduta ma Úti
Montage : Anaïs Bonnet

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Musinga Mwa Tiki

Le Pays des Mirages

Vol. 2

Abidjan

Intrigues et Jeux mortels

Roman

EKIMA MEDIA
Hommes de Kédura
HDK

À la mémoire de mon très cher cousin Georges Njoh Monny, homme de lettres, traducteur émérite, auteur talentueux et érudit parnassien ayant su célébrer l'Art de l'Écriture à travers ses nombreuses œuvres.

Cousin! Je te l'ai promis et je m'y tiens.

À ta mémoire, je dédie cet ouvrage.

Toi et moi avons séjourné dans ce merveilleux pays qu'est la Côte d'Ivoire.

Prends ma main et ensemble allons, de nouveau, arpenter les belles artères de la Perle des Lagunes : Abidjan, au cœur des années 1960.

Que les Ancêtres et Ñambé continuent de vivifier ton Âme pour ton prochain passage sur cette Terre.

O Mwéma !

Ikaora Baŋ¹

Univers Jirakuŋ, système planétaire d'Ita Rundi,
Planète Urdérya, Hémicycle des Anciens, mai 2002

— *Notre Jeune Petite nous dit sans le dire qu'elle n'a pas aimé la Partition de La Légende du Guérisseur.*

— *Elle nous informe sans nous informer que la mesure était un peu trop saccadée, un peu trop cruelle, un peu trop dure à suivre.*

— *Et elle nous reproche sans nous le reprocher la fin tragique de La Jeune.*

— *Sommes-nous responsables de l'attraction exercée par la Mère-Matière sur ces désirs d'humains qui affectionnent le pouvoir et ses intrigues ?*

— *Oui donc ! La Partition sur la Légende du Guérisseur s'est achevée à Gagnoa. Était-ce prévu ?*

— *Jeune Petite, dis-nous, informe-nous et reproche-nous, la fureur des tam-tams déchaînés, la gravité des notes de la Kora et les cris des matrones.*

À l'accoutumée, les Honorables Anciens et les Vénérables Anciennes avaient ouvert leur échange sans m'en donner le

1. Avant l'Histoire, expression en langue Jiran des Anciens, dialogue entre ces derniers et l'auteur établi avant chaque transcription.

contenu. J'étais supposée dire des choses sans vraiment les formuler. J'étais aussi tenue de les informer sans donner l'impression de leur livrer une quelconque information. Que dire des reproches censés exprimer mon ressentiment face au destin tragique d'une jeune fille de vingt-deux ans ? Méritait-elle de finir ainsi ? Pourquoi lui avoir offert une si belle porte de sortie en la personne d'Arthur Pétanki et l'acculer tout de même au suicide ? J'avais encore au creux de l'estomac la douleur causée par les images insoutenables du calvaire de La Jeune Dagaré. Il avait fallu les restituer sans en modifier la trame.

Alors, comment formuler des reproches aux Anciens sur la fin cruelle à mon avis non méritée d'Hortense La Jeune, alors que ses tortionnaires bien vivants n'éprouvaient aucun remords pour leurs méfaits ?

— Je ne suis rien qu'un canal. Je vois, j'écoute et je rapporte.

Ma réponse fut suivie d'un long silence. Celui-ci ne fut rompu que par la projection d'images qui me montraient la suite des déboires d'Emmanuel Alexandre Dagaré.

Nous voici à Abidjan.

La capitale de la jeune République de Côte d'Ivoire.

Après le lourd parfum des frangipaniers de Korhogo, les senteurs âcres de la mort ingrate de Gagnoa, Abidjan offrait ses édifices bâtis par la bourgeoisie nantie ivoirienne, pour le déroulement d'un jeu d'intrigues aux ramifications aussi complexes qu'interminables.

Quand les images et les sons eurent disparu, les Anciens occupèrent de nouveau ma vision, attentifs et solennels.

— Sans cesse, tu repousses le grain de folie. Tu t'émeus pour la mort apparente et oublies de porter ton regard au-

delà de cette fin temporaire. Dis, qu'as-tu retenu de cette deuxième partition ?

La voix appartenait à la Vénérable Ancienne des Résolutions Ultimes.

— Des complots, encore des morts et des trahisons.

— En somme, tu demeures à la surface des choses. Alors, relate tout cela en formant un nouvel orchestre. Tu dis : le tam-tam à Korhogo a libéré ses notes funestes. Tu affirmes: les pieds des pleureuses à Gagnoa ont tiré de la terre en douleur des flots de larmes incomprises par les humains qui ne cessent de s'apitoyer sur leurs propres erreurs. Et tu questionnes : à quand la note consolatrice de Dame Kora pour effacer de ses trois accords la tristesse des vivants ignorants, enfermés dans la satisfaction de leurs désirs ?

L'Ancien des Causes Perdues se tut. Maturité conclut cet échange en le rendant encore plus hermétique :

— Une partition double, voire triple, se joue dans les rues sombres d'Abidjan. Qui sera de la fête? Qui osera boire la coupe de la trahison quand le chant de la revanche appelle à la danse du triomphe? Mais qui viendra à bout de ces Intrigues et de ces Jeux Mortels auxquels se livrent les Hommes obnubilés par le pouvoir? Il est temps de « partitionner »!

Abidjan :
Intrigues et Jeux mortels

Deuxième Partition

Prologue

Les tam-tams de Korhogo ont tonné pour dire la nouvelle funeste pourtant porteuse d'espérance, à la seule condition que le *Guérisseur* attendu depuis plus de 300 ans consente à emprunter le chemin improbable qu'il s'est lui-même tracé à travers deux parents aux destins diamétralement opposés.

À Gagnoa, les tam-tams, de nouveau, ont libéré leurs notes funèbres accompagnées dans leur colère par la cadence des pieds de femmes éplorées.

Le bruit des cris s'apaisait.

Le murmure incrédule du vent portant l'information de Gagnoa à Bouaké avait atteint la sombre cellule où agonisait déjà un homme, sans doute le plus juste et le plus intègre des hommes.

Bété et Gouro, il reçut comme une flèche en plein cœur l'étreinte de sa fille qui s'en allait. Elle s'en était donc allée, avant même qu'il n'eût eu le temps de lui dire son amour de père, de lui exprimer son pardon.

Il est temps d'élaborer la *Deuxième partition* :

A-Bi-Djan !

Ah ! Babi !

Belle Dame sertie, telle une pierre précieuse par la lagune ébrié.

Formulons cela :

En clé de *Fa* : In-tri-gues

En clé de *Sol* : Et-jeux mor-tels

Sept notes ne sauraient suffire.

Il faudrait les terminer par *Do mineur* pour qu'avec le nombre huit, Dame Kora, Sieur Balafon, Messires Tamtams et ces saltimbanques de guitares, trompettes et autres batteries, donnent à cette partition ses plus belles mélodies.

Des mélodies macabres.

Des sons stridents insupportables.

Des voix cavernieuses assassines d'espérance et des danses sans musique, rythmées par les soupirs des victimes et les vociférations des bourreaux.

À Abidjan, les intrigues et les jeux mortels saturent de leurs notes noires la longue aube de l'indépendance encore porteuse d'espérance et de prospérité.

Il est temps de jouer !

CHAPITRE I

Arthur Pétanki scruta les dernières ombres de la nuit finissante. Assis au volant, l'air profondément concentré sur sa conduite, Georges Boka attendait, avec la patience de l'homme dévoué, que son supérieur lui dictât la suite des évènements. L'ennui était que justement le concerné n'avait aucune idée de la trame à donner à cette journée qui commençait. La voiture s'immobilisa dans la grande cour de Nkolo Bosseba. L'officier saisit la poignée de la portière et lentement, la tourna.

— Je n'en ai pas pour longtemps. Profitez de cette halte pour vous reposer Georges. Notre prochaine étape est encore longue.

— Bien, Monsieur !

Sans aucune hâte, le capitaine posa un pied au sol. Boka vivait le calvaire interne de l'officier. Bien qu'il ne comprît qu'imparfaitement la brusque et soudaine passion que ce dernier avait ressentie pour Hortense la Jeune, il n'en éprouvait pas moins un sentiment de compassion pour la peine qu'il prêtait à Pétanki. Ce dernier finit par s'extraire du véhicule.

Il s'étira avec une économie de gestes due à son accablement. Lorsqu'il osa enfin fixer son regard sur la porte, il ne put réprimer un sursaut de surprise. Car devant celle-ci se tenait une silhouette vêtue de mauve. Nkolo Bosseba portait le deuil de sa fille dignement. Arthur Pétanki s'avança

vers la prophétesse. Il s'arrêta à quelques pas. Leurs regards n'eurent pas à se croiser. En cette aube sans brumes, elle savait, comme toujours, pourquoi il était là. Sans avoir prononcé une parole, elle s'écarta légèrement de l'embrasure et l'invita à la suivre. L'officier franchit le seuil sans s'interroger davantage.

Il ne savait plus exactement quelle impulsion l'avait poussé à s'arrêter chez la mère d'Hortense la jeune. Comme la fois précédente, il s'assit face à Nkolo Bosseba. Le sanctuaire était éclairé d'une lampe à la lueur tremblotante.

— Je ne sais pas comment te saluer, ma mère, dit-il enfin d'une voix rauque.

— Alors, tu ne feras rien de tel, mon fils. Ce matin, nos chemins vont de nouveau se séparer pour un temps. J'ai une dernière volonté à accomplir.

Arthur Pétanki portait à présent toute son attention sur la prophétesse. Il ne manifesta aucun étonnement quand il aperçut entre ses doigts un carton blanc. Il ne comprit pas qu'il s'agissait d'une photo. Ce ne fut qu'au moment où elle plaça l'objet devant lui qu'il prit conscience que sur ce papier épais s'étalait un visage disparu à jamais de son existence.

Ce n'était après tout qu'un homme. Et face à cette dame qui vivait dans un monde qui lui était de prime abord inaccessible, il fut incapable de taire longtemps la frustration qui agitait ses pensées depuis le suicide d'Hortense la jeune. Avant même qu'il ne prît la photo, l'officier sut que ce don venait lui aussi d'un autre monde. Tout ici lui sembla alors irréel. Il se sentit oppressé. Il se vit si petit, si malheureux, si insignifiant, confronté à la bonté de Nkolo Bosseba. Ce ne fut pas un sanglot qui monta de sa gorge. Ce ne fut pas davantage un cri, encore moins une protestation. Il balbutia un seul mot, une fois, puis deux fois, puis trois fois...

— Merci... merci... merci...

Nkolo Bosseba lui offrit, en guise de réponse, un hochement de tête imperceptible, cependant que sa voix posée, calme et lointaine, lui répliquait :

— Elle veut que tu puisses toujours la regarder en souriant, comme elle te sourit. Tes larmes l'incommodent, le sais-tu ? Alors, évite d'en faire couler sur son visage, à moins que tu ne veuilles la détruire pour toujours...

Arthur Pétanki n'émit aucun autre son. Il hochait aussi la tête. Il ne pouvait prétendre comprendre réellement les paroles de la prophétesse. Il en saisissait tout au plus le sens. Alors, avec des gestes précautionneux, il rangea la photo dans la poche de sa veste. Elle lui fit signe qu'il était libre de retourner dans le monde palpable.

Comme il se relevait, une douce clarté, plus proche de la brume que de la lumière, sembla nimbler le sanctuaire. Nkolo Bosseba ne s'était pas levée. Mais derrière elle, la forme à peine esquissée flottait au ras du sol. Il sut qu'elle se tenait là. Il sut qu'elle était fort triste. Il sut que ses propres larmes retenues avec force volonté ne pouvaient le rester indéfiniment.

Avait-il vraiment poussé cette plainte, dans laquelle il prononça son nom comme une déclaration d'amour ? Mais longtemps encore, ce son qui lui ressemblait fort peu allait hanter ses nuits, ses journées de travail et même ses rares méditations. Hortense Aimée ! Ce n'était plus la jeune fille si pleine de vie et vibrante de passion contenue qui lui faisait face... un reflet de son âme damnée... une infime partie de son corps d'éther retenu encore dans le monde de matière par ses regrets amers et la détermination d'une mère extralucide qui, pour le salut de sa propre âme, vivait une souffrance

intraduisible.



Ce fut le cri de ravissement de Jacqueline qui tira Alexandre de sa somnolence. Il jeta un regard en biais au chauffeur délégué par Pierre Atta pour le ramener à Abidjan. Celui-ci fixait la route et donnait l'impression de n'avoir pas entendu la joie exprimée par la jeune fille. Assise à l'arrière du véhicule avec Mme Dagaré et le nourrisson d'Hortense la jeune, Jacqueline n'avait cessé de trépigner, d'émettre des commentaires qui ressemblèrent tout au long de ce trajet épuisant à un monologue que rompirent très rarement les trois adultes.

Alexandre n'avait qu'une seule idée : rejoindre au plus vite la capitale et retrouver Thiéten Ouattara, le repère désormais indispensable à sa vie. Elle était la source dans laquelle il espérait guérir ses blessures physiques et morales. Il aimait à rêver de la chaleur de leurs étreintes. Il aimait à rêver de la douceur de son corps. Seule la pensée de Thiéten pouvait vaincre les multiples démons qui habiteraient pour longtemps les régions sombres de sa conscience. Dans ses bras, il se promettait d'oublier les humiliations, les coups, le suicide déshonorant de sa sœur tant aimée, la visite pathétique rendue à son père à Bouaké. Il mettrait de l'énergie à occulter tout cela, du moins pendant les deux jours qu'il s'octroierait auprès de sa jeune épouse.

Point de lune de miel ! D'ailleurs ces seuls mots suscitaient en lui un grondement de révolte, issue de son éducation occidentale. Thiéten ignorait ce que pouvait bien signifier une

lune de miel. Il lui fallait déjà l'amener à comprendre la signification du mot mariage, du mot amour, sans oublier la passion et ses corollaires. C'était une tâche qui l'occuperait juste le temps nécessaire, avant qu'il ne renouât avec le quotidien ardu d'une vie de luttés et de conquêtes. Pour l'heure, le second cri de Jacqueline lui rappelait qu'il était enfin à Abidjan.

— Alexis! Jacquie et le petit iront chez moi!

La voix péremptoire de sa mère lui arracha un soupir. Il douta soudain de son repos. Hortense Dagaré, neutralisée tout au long du voyage par le mutisme de son fils, rouvrait les hostilités. Et elle était bien décidée à avoir gain de cause.

— Tous les deux dormiront là où ils devront vivre désormais.

Mme Dagaré poussa un hurlement assorti d'une menace dans sa langue. Le chauffeur, toujours imperturbable, actionna son clignotant pour signaler son intention de quitter la route principale pour une autre moins importante.

— Eh! Toi mon fils le chauffeur, reviens sur la route!

— Continuez Paul... lui murmura Alexandre d'un ton ferme, cependant qu'il se tournait à moitié vers l'arrière de la voiture.

— Nous allons chez moi, Maman. Je suis épuisé et les enfants aussi. Paul te déposera à Treichville...

— Fils impoli! C'est maintenant que nous allons à Treichville... Avec quoi comptes-tu nourrir ma fille et mon petit-fils? Si tu veux t'en occuper, épouse d'abord une femme!

Alexandre résista à l'envie de lui répondre vertement.

— Tu ne me les laisseras qu'à la seule condition que je sois marié? s'enquit-il d'un ton qui se voulait posé.

— Imbécile ! À quoi on joue là ? Ce n'est pas ce soir que tu vas te marier alors, en attendant, on va à la maison ! Moi aussi je suis fatiguée !

Une plainte s'éleva. Le petit s'était réveillé. L'après-midi touchait à sa fin. Mais la clarté était encore suffisante pour que Jacqueline, fort peu intéressée par la dispute des adultes, pût admirer la capitale de son pays. Un seul fait lui importait : elle était désormais une Abidjanaise ! Qu'elle logeât chez son frère ou chez sa belle-mère ne revêtait aucune importance à ses yeux. Elle les aimait l'un autant que l'autre.

— La discussion est close ! Nous voilà arrivés !

Comme pour lui donner raison, la voiture s'immobilisa devant un portail marron. Le klaxon résonna dans l'air tiède. Quelques secondes plus tard, les battants butaient contre les deux piliers en béton soutenant l'armature de la barrière. Alexandre oublia un instant ses soucis à la vue de ses employés. Martine accourait. Elle poussait des cris de joie. Son mari rabattit les portes avant de se précipiter vers le coffre, tout en souhaitant la bienvenue à son patron.

Alexandre Dagaré sortit de la voiture sans se servir de sa canne, pressé de mettre un peu de distance entre sa mère et lui. Elle n'avait pas cessé de l'abreuver de reproches. Il se tourna vers sa gouvernante à qui il adressa un sourire complice. Mme Dagaré n'entendait nullement céder aux décisions de son fils. Avec précipitation, elle jaillit du véhicule. Ignorant les salutations du couple d'employés, elle s'élança à la suite de son fils. Jackie finit par s'extirper elle aussi de la voiture. Il régnait une confusion pour le moins insolite dans la cour de la villa.

Le chauffeur toujours aussi impassible attendait qu'on lui donnât le nom de sa prochaine destination. Prosper et

Martine déchargeaient la voiture. Jacqueline, debout, tenait serré contre elle son neveu un peu calmé. Alexandre atteignit la véranda et se laissa tomber sur un fauteuil en rotin. Il étendit sa jambe devant lui. Il poussa un soupir. Ce n'était pas de cette façon qu'il avait eu l'intention de l'annoncer à sa mère. Mais il avait hâte de se défaire de sa trop pesante tutelle. Hortense Dagaré persistait à le considérer comme un enfant. C'était là son malheur. Il était son seul fils.

— Tu as mis une condition au séjour de Jacquie et du petit chez moi, n'est-ce pas ?

La question posée d'une voix sèche mais nette brisa quelque peu l'élan de Mme Dagaré. Elle chut plus qu'elle ne s'assit dans le fauteuil voisin et dévisagea son fils d'un air courroucé. Malgré sa colère, elle vit ses traits tirés, l'épuisement et la douleur se lisaient sur chaque ride qui déparait l'harmonie de son visage. Elle posa un regard maternel sur la jambe souffrante du jeune homme, émit une exclamation dépitée avant de répondre :

— Mais tu n'es pas marié ! D'ailleurs vous allez tous les trois dormir chez moi ce soir ! Regarde-toi donc ! Tu es malade et cette jambe l'est encore plus !

— Laisse ma jambe en dehors de cette dispute ! Je suis épuisé, pas malade. Apprends pour ta gouverne que je suis marié. Maintenant, va t'occuper de tes autres enfants et fiche-moi une paix royale.

Dès qu'il se tut, Alexandre regretta son éclat. Dans la cour, ses employés s'étaient figés, stupéfaits par sa déclaration. Quant à sa mère, elle n'en menait pas large. Pour bien marquer son indignation, elle voulut se lever, mais échoua dans son entreprise, parce qu'elle avait mal estimé la profondeur de son siège. Elle s'agita tant et si bien qu'elle en vint à poser

ses deux mains sur le carrelage noir et blanc de la véranda et d'une formidable torsion du bassin, elle réussit à s'arracher du fauteuil qu'elle envoya sur le parterre des hibiscus où il s'écrasa dans un bruit mou. Ses cris furent à la hauteur de ses acrobaties.

Il fallut deux heures de négociations et l'intervention d'Ousmane Konaté appelé par Martine, pour que Mme Dagaré cédât, pour la nuit, l'avantage à son fils.

Alexandre Dagaré put enfin regagner le séjour. Martine s'était occupée de tout comme d'habitude. Elle avait installé Jacqueline et le bébé dans la plus belle chambre d'amis et les deux jeunes femmes s'étaient rapidement mises d'accord sur l'essentiel. Martine avait manifesté sa douce autorité et Jacqueline ne l'avait nullement contestée, heureuse de pouvoir disposer d'un aussi grand espace.

— Eh bien ! Le caractère de feu de ta mère ne s'améliore pas avec l'âge ! lança Konaté, dès qu'ils se furent assis au salon.

Alexandre poussa un grognement, mais ne répondit pas.

— Quel retour mouvementé ! C'est à croire que tu te plais dans des situations vraiment compliquées ! Explique-moi tout ceci, veux-tu ?

— Il n'y a rien à expliquer. Hortense Dagaré est une adorable calamité et cette adorable calamité m'a mis au monde : voilà mon double bonheur-malheur. Quant à la présence de ma sœur et de mon neveu, je n'ai fait que respecter les dernières volontés de La Jeune.

Konaté hocha la tête. Il réprima avec un louable effort le rire qui montait de sa gorge. Il était heureux de retrouver son ami égal à lui-même, avec son humour bien plus sombre que la statue d'ébène posée en évidence dans un coin du grand

salon. Il remercia Martine qui venait de lui servir un verre de jus de fruits, en but deux gorgées, avant de reporter son attention sur son ami.

— La situation comme je le disais est complexe. Je n'ai pas besoin de te rappeler ton autre engagement. Elle n'est toujours au courant de rien. Pas plus que ma femme d'ailleurs. Comment va ton père ?

— Plutôt bien pour un prisonnier politique. Écoute ni ce soir ni les deux soirs suivants, je n'aimerais évoquer le Rebelle de Gagnoa. Je dois mettre de l'ordre dans ma vie privée avant toute autre chose.

— Je comprends cela. Comment comptes-tu procéder ?

— De la manière la plus simple. Je repars avec toi et je ramène Thiéten...

— Alexandre ! Voilà la chose la plus stupide à faire ! Attendons demain !

— Et voilà la suggestion la plus stupide qui soit ! rétorqua Dagaré.

Il adressa un sourire peu amène à son ami.

— Vous tous, il va falloir apprendre à tenir compte de mes avis. Ousmane, je suis marié à ta nièce... et j'ai bien l'intention de rendre cette union officielle dès ce soir.

— Et Maïmouna ? As-tu pensé à elle ?

— Maïmouna est ta femme et ton problème, mon ami. Le mien se nomme Thiéten.

Ousmane Konaté, comme Mme Dagaré plus tôt, voulut jaillir de son fauteuil pour marquer sa colère. Il réussit là où la mère d'Alexandre avait échoué. Il avait plus de vigueur que cette dernière. En revanche, comme elle, il entreprit de démontrer à son ami la maladresse de sa démarche. À vrai dire, Konaté redoutait surtout la réaction de sa femme.

Hélas, il ne put raisonner Alexandre et ce fut le cœur rempli d'appréhension qu'il le conduisit à Marcory. Sur le point de franchir le seuil de sa porte, Konaté retint Dagaré par le bras.

— Laisse-moi au moins la prévenir ! Ah ! C'en est fait de ma nuit ! Tu n'as aucune considération pour moi Alex !

— Va la prévenir... Nous savons tous les deux ce que tu redoutes. Quelle que soit la réaction de ta femme, je ramène la mienne dès ce soir chez elle.

Konaté poussa un très gros soupir. Il pénétra à la suite de son ami dans le séjour éclairé. Maïmouna, comme il l'avait craint, l'attendait. Elle leva la tête du catalogue qu'elle feuilletait et retint une exclamation à la vue de la silhouette intimidante qui se tenait derrière son mari. Leurs regards se croisèrent.

Sans manifester de réaction particulière, Alexandre Dagaré absorba, une fois de plus, les émotions néfastes que lui renvoyait la femme de son meilleur ami. Il lui avait fallu du temps pour comprendre l'origine de l'animosité qu'elle lui témoignait. Il fut soudain accablé quand il réalisa qu'il allait lui fournir une raison supplémentaire de le haïr. Et cette raison était de celles qu'aucune femme secrètement amoureuse ne pouvait supporter.

Le fait était là. Il avait de la peine pour son ami. Le fait était là et il éprouvait soudain une grande envie de s'éclipser. Le fait était là et dans les yeux sombres qui le mettaient au défi de dénoncer cette passion interdite, il lisait mille et une promesses tout aussi interdites. Maïmouna Konaté l'aimait en femme égoïste et frustrée. Devant une telle évidence, il se sentait démuné. Emmanuel Alexandre se détourna le premier. Il ressentit durement son épuisement et marcha lentement en s'appuyant le moins possible sur sa jambe blessée jusqu'au

fauteuil que lui désignait son ami.

— Maï! Viens ma douce.

Le ton de son époux était péremptoire. Elle ne le contredit donc pas. Mais, avant de le suivre, elle adressa un regard lourd de ressentiment à Alexandre. Avec cette intuition propre aux femmes, elle avait déjà pressenti que le sujet sur lequel son époux voulait l'entretenir avait pour objet Thiéten... Deux minutes plus tard, Dagaré poussait un profond soupir. Cinq minutes plus tard, Thiéten jaillissait de sa chambre telle une furie. Le sommeil qu'elle avait dû abandonner précipitamment avait habillé ses pupilles d'un voile d'innocence qui brisa le cœur de Dagaré pour la troisième fois.

— Bonsoir, Thiéten.

— Alexandre!

Au diable Maïmouna Konaté, ses colères, ses jérémiades et ses insultes grotesques! Sur cette pensée peu charitable, il lui ouvrit les bras et elle s'y réfugia sans plus se poser de questions. L'épouse de Konaté les trouva enlacés et sa colère se mua en une rage sans nom.

— Sortez de chez moi!

L'attaque les surprit autant que Konaté qui cria d'une voix tout aussi coléreuse :

— Maï! Tu t'égares! Ils sont mariés!

— Ce n'est pas mon problème! Je ne veux rien savoir! Je ne veux plus les voir ici... Qu'ils sortent! Ce sont des sorciers! Sorcière! Sorcière!

— Maï!

Konaté voulut prendre sa femme dans ses bras pour la calmer. Ce ne fut pas, de toute évidence, une bonne idée. La furie s'était emparée de Maïmouna dès l'instant où son mari lui avait annoncé les épousailles de ces deux-là.

— Lâche-moi ! Mauvais mari ! Vaurien ! Tu n'es même pas capable de faire un enfant...

La gifle partit et, aussitôt qu'elle claqua contre la joue de sa femme, Konaté souhaita ne l'avoir jamais lancée. Maïmouna poussa un cri de douleur, de honte et de fureur mêlées. Alexandre avait prudemment placé Thiéten derrière son dos. Il avait toujours soupçonné l'épouse de son ami, de dissimuler sous des dehors calmes, un caractère violent. Il se félicita de son initiative quand il la vit bondir, non pas sur Konaté, mais bien vers lui. Konaté ne fut pas assez rapide pour l'empêcher d'atteindre sa cible. Dagaré esquiva les doigts vengeurs au dernier moment. Néanmoins, il ressentit une légère brûlure là où un de ses ongles avait réussi à écorcher sa peau. Konaté perdit brusquement toute mesure. Cette dernière désobéissance de sa femme rompit la digue de ses émotions. Le premier coup partit aussitôt, suivi d'un second, puis d'un troisième. Les cris se muèrent en gémissements et en sanglots.

Dagaré se fit violence pour intervenir. Sans prononcer un seul mot, il fit écran de son corps entre le bras de son ami et le corps meurtri de Maïmouna. Elle s'était recroquevillée dans le fauteuil où le premier coup l'avait fait choir. On frappa à la porte. Thiéten alla ouvrir. Les voisins se tenaient dans l'embrasure.

À leur vue, Alexandre poussa derechef un soupir. La dispute devenait une palabre publique. Ousmane Konaté n'avait toujours pas décoléré. Il regrettait de n'avoir pas eu recours à la force plus tôt. Maïmouna avait bafoué son honneur en se comportant comme une femme possessive et jalouse. Les raisons de ce comportement attisaient son courroux.

— Calme-toi Ousmane ! exhorta Alexandre en repoussant fermement son ami loin de Maïmouna.

— C'est aussi ta faute ! Ne pouvais-tu pas attendre demain ? Non ! Monsieur ne pouvait pas attendre ! Va-t'en ! Tu as eu ce que tu voulais !

Alexandre ne bougea pas. Le voisin s'avança timidement. Son épouse, bien à l'abri derrière ce dernier, tendait le cou pour ne rien perdre du spectacle. M. et Mme Blé finirent par s'immobiliser. Emmanuel Alexandre Dagaré les empêchait délibérément d'aller plus loin. Il tourna un regard peu aimable vers les nouveaux venus. M. Blé n'était pas un homme très courageux. N'eût été l'insistance de sa femme, il ne se serait pas levé de son lit.

— Il va la tuer ! n'avait-elle cessé de répéter.

Madeleine Blé était une amie de Maïmouna. Elle prit une inspiration et, sûre de son droit, voulut contourner Dagaré pour avoir accès à l'épouse battue.

— Je ne vous le conseille pas, madame.

La voix d'Alexandre avait claqué avec une telle violence contenue que les voisins se figèrent. Ousmane Konaté arracha sa femme du fauteuil. Elle ne lui opposa aucune résistance. Il fit face à son ami. Ce qu'Alexandre lut dans le regard de son frère d'armes raviva d'anciennes blessures. Il y lut toute une honte tue. Il y lut toute une haine bridée. Il y lut enfin le déclin de leur merveilleuse entente. Konaté venait de comprendre les sentiments de sa femme pour son ami. Konaté venait aussi de comprendre que ce dernier l'avait toujours su.

— Va-t'en Alexandre et amène Thiétén avec toi. Vous pouvez partir, monsieur, madame ! Je m'occuperai de ma femme !

Il y eut deux murmures confus et l'instant d'après, le

couple Blé quittait la scène. Dagaré n'avait pas bougé.

— C'est absurde ! s'écria-t-il finalement.

Il ne reçut aucune réponse.

— Ce n'est pas la peine de revenir chercher tes affaires, Thiéten. Je les déposerai demain chez vous. Allez-vous-en maintenant ou je ne réponds plus de mes actes.

— Enfin Ousmane ! Nous ne pouvons pas nous quitter ainsi !

— Thiéten Ouattara est une pomme de discorde... Je te l'avais pourtant dit ! Mais, comme toujours, tu n'as pas tenu compte de mon avis. Tu n'en tiens jamais compte n'est-ce pas ? Il te la fallait. Eh bien tu l'as eue !

Konaté leur tourna le dos et s'éloigna avec son fardeau vers les chambres. Thiéten voulut s'élancer à sa suite. La poigne d'Alexandre l'en empêcha.

— Laissons-les seuls. Nous reviendrons demain...

— Je ne vais pas partir !

— Nous partons ! Et tout de suite !

D'une violente torsion, il incita la jeune fille à le suivre. Elle cria et essaya de se dégager de son étreinte. Ce n'était vraiment pas ainsi qu'il avait rêvé de son retour auprès de sa jeune épouse. Contrainte et forcée, elle le suivit jusqu'à la villa. Le chemin fut un véritable calvaire. Thiéten Ouattara ne lui épargna aucune perfidie. Elle menaçait même de se jeter hors de la voiture et il lui fallut toute son autorité pour la ramener saine et sauve chez lui.

CHAPITRE 2

Emmanuel Alexandre Dagaré prit contact avec la réalité, au bout de 5 heures et 45 minutes d'un sommeil ponctué de cauchemars. Il émit un grondement, posa l'oreiller sur sa tête, comme pour chasser les idées qui s'imposaient à lui et l'incitaient à prendre au plus vite sa vie en main. Il grogna de plus belle en constatant que sa toute jeune épouse n'était plus dans de la chambre conjugale.

Il réprima non sans peine un juron et continua l'inventaire de ses échecs sentimentaux : il n'avait pas consommé son mariage avec Thiéten Ouattara. Son poing s'abattit contre l'oreiller vide de sa compagne et il jura enfin entre ses dents serrées.

— Jarnicoton !

Assurément monsieur Bergeron aurait été fier de lui ! Il jurait comme un homme du monde. Mais où était son monde à lui ? Fragmenté en de milliers de morceaux qui refusaient de s'accoler pour lui offrir ne fût-ce qu'une copie, même pâle, d'une vie harmonieuse. Il se serait même contenté d'un patchwork, plutôt que de ce chaos qui s'annonçait. L'évocation suivante le fit jaillir de son lit. Un bel ange aux traits tirés. Il jura derechef :

— Sacredieu ! Que le diable les emporte tous !

Martine hâta le pas en passant devant la porte close. Elle secoua la tête, pas encore remise de toutes les émotions de la veille. Emmanuel Alexandre se précipita dans la salle

de bains et en revint, sans avoir décoléré. Il se souvint de la scène de la veille chez Konaté et cette fois-ci, il égrena une série de jurons vraiment peu dignes de l'homme du monde qu'il s'efforçait de devenir. Il ouvrit la porte de sa chambre à toute volée.

Jacqueline l'aperçut dans le couloir, alors qu'elle s'apprêtait à quitter sa propre chambre. Elle connaissait cette tête-là et n'avait aucune envie de la rencontrer, surtout par une si belle matinée d'un samedi ensoleillé et plein de promesses.

Dagaré n'atteignit jamais la fin du couloir qui menait à la cuisine. Un obstacle pour le moins inattendu brisa net sa course. Il reçut donc l'obstacle dans ses bras tendus d'instinct. Il s'interrogeait encore sur ce miracle providentiel, lorsque des sanglots le sortirent définitivement de son hébétude. Sa jeune épouse poussait des petits cris. Il la redressa d'un geste plutôt brusque, pressé de tirer au plus vite la situation au clair.

— J'aimerais bien comprendre...

— Cette femme est méchante !

— Quelle femme ?

— Maïmouna ! Elle n'a même pas voulu que je prenne mes vêtements ! Elle m'a chassée comme un chien !

— Je résume : tu t'es rendue ce matin chez Ousmane sans m'attendre, c'est bien ça ?

— J'avais besoin de mes habits !

— Au diable donc tes habits ! Tu devais m'attendre !

— Tu dormais !

— Ce que tu aurais logiquement dû faire aussi. Thiéten Dagaré ! Je ne ferai pas de vieux os à l'allure où vont les choses...

— Je m'appelle Thiéten Ouattara !

— Dagaré... et ne discute pas, je t'en prie ! Martine !

— Monsieur !

Il s'étonnait toujours de la célérité avec laquelle sa gouvernante se déplaçait, malgré sa corpulence. Elle se tenait devant lui, attendant ses ordres.

— Martine, une tasse de café s'il vous plaît.

— Tout de suite monsieur ! Je vous l'apporte dans votre chambre ou bien... ?

— C'est cela ! Dans ma chambre. Thiéten Dagaré, nous avons une discussion à terminer.

— D'abord, parle comme tout le monde ! Ton français là me dépasse !

Elle le suivit néanmoins sans cesser de protester. Lorsque la porte se fut refermée derrière le couple, Jacqueline quitta sa chambre et courut vers la cuisine où l'accueillit Martine. Quand celle-ci frappa à la porte de son patron, seuls des échos de voix lui répondirent. Elle jeta un regard au plateau si bien préparé et, après un haussement d'épaules, regagna son domaine.

— Ils sont tous fous ici à Abidjan ?

Martine éclata soudain de rire devant la question de Jacqueline.

— Ces deux-là le sont, ça, c'est sûr ! Il veut un café, ensuite il n'en veut plus ! Dieu ! Mon patron va bien me tuer un jour !

— C'est vraiment sa femme ?

— Si tu parles de mademoiselle Thiéten, c'est sa femme donc ta belle-sœur !

— Elle est ma belle-sœur ! Mais c'est une gamine !

— Attention à ce que tu dis ici, hein ? N'oublie pas que c'est ton oncle qui va prendre soin de toi et du bébé ! D'ailleurs il est où ?

— Il dort ! Et je préfère aller habiter chez Oma, plutôt que de vivre ici avec elle ! Je ne l'aime pas !

— Bah ! Tant que ton frère l'aime, alors nous sommes tous obligés de l'aimer.

S'agissant justement de l'obligation d'aimer, Emmanuel Alexandre Dagaré ne se sentait nullement obligé d'aimer l'épouse de son ami comme le voulait Thiéten. Elle lui reprochait son comportement de la veille, en insistant sur le fait que Maïmouna le rendait personnellement responsable de son infortune.

— Il faut que tu essaies de l'aimer, Alexandre !

— T'aimer me suffit pour le moment.

— Je suis sérieuse, Alexandre ! Si tu acceptes de lui présenter tes excuses, elle me donnera mes habits...

Le jeune homme admira la naïve assurance de sa femme. Il souhaitait que jamais Thiéten ne fit la découverte qui lui valait d'avoir sans doute perdu l'estime de son meilleur ami. Il ne fallait en aucun cas qu'elle sût ! Konaté était un homme et il ne doutait pas que passés ces moments pénibles, ils réussiraient à rebâtir leur amitié.

Cependant il ne voulait nullement parier sur sa probable réconciliation avec Maïmouna. Il avait à tout jamais perdu la complicité d'une amitié franche avec cette femme. Il n'avait alors que deux choix : devenir son amant ou alors demeurer son ennemi.

Il préférerait et de loin, la seconde alternative. Il soupira, soudain malheureux. Thiéten Ouattara, bien loin de suivre le cheminement de ses pensées, se perdait dans son bavardage habituel. Il finit par lui accorder toute son attention. Cela s'apparentait assurément à une fièvre, soudaine, irrépissible. Cela avait des airs d'un brusque accès d'ivresse.

Cela s'apparentait à s'y méprendre à la passion. Un second soupir lui échappa. Il ne savait plus ce qui l'avait si ardemment attiré en elle. À quoi donc était due cette fièvre subite, incontrôlable ? Était-ce dû à ses lèvres tentatrices ? Ou alors à son corps de jeune fille à peine sorti de l'adolescence ? Et il se rappela qu'il n'avait jamais aimé les jeunes filles. Alors, pourquoi avait-il épousé Thiéten Ouattara ? Elle était belle et fraîche ! Justement un peu trop fraîche à son goût ! Une abominable erreur !

Sitôt que cette pensée l'effleura, il étouffa une imprécation et pour mettre fin à son monologue franchement assommant, il l'attira contre lui et la ramena dans son lit. Thiéten Ouattara demeurera pour lui une toute jeune fille qu'il pouvait séduire, affoler, aimer, sans qu'il lui faille déployer toute la science amoureuse dont il se savait maître. Mais cela ne suffisait pas, apparemment, pour expliquer son engouement.

Pourquoi avait-il épousé Thiéten Ouattara ?

Emmanuel Alexandre Dagaré se posait encore la question, lorsqu'il sortit enfin de sa chambre, douché, rasé de près et habillé avec son élégance habituelle. Il pouvait enfin s'offrir une tasse de café. Mais il n'avait pas fini de la déguster que sa mère, accompagnée de son oncle Alphonse, faisait irruption dans son séjour.

Il en était encore à égrener son chapelet d'impiétés à voix basse quand, venant cette fois-ci du couloir, Thiéten Ouattara se précipita littéralement dans les bras de sa mère. C'est ce qui sauva Alexandre Dagaré d'une dispute épuisante. Lorsqu'elle comprit que la jeune fille qui l'embrassait avec autant de spontanéité était la bru que lui réservait son fils, Hortense Aimée suspendit pour un temps les hostilités.

Trois heures plus tard, une délégation essentiellement

composée des Dagaré sonnait au domicile d'Ousmane Konaté. Celui-ci les reçut sans rien laisser paraître de la scène de la veille. Seules une tache sombre et une pommette gonflée témoignaient de la violence dont Maïmouna avait été victime de la part de son mari. Emmanuel Alexandre Dagaré, en observateur averti, vit avec stupéfaction que l'épouse de son ami avait un tout autre comportement. Elle alla même jusqu'à lui adresser un sourire incertain.

— Ousmane ! Tu as les mauvaises habitudes de mon fils !
Je suis même très fâchée contre toi !

La voix de sa mère le ramena dans le séjour de son ami. Ce dernier bredouillait des formules de politesse et, tout en s'excusant auprès de Madame Dagaré, invitait ses hôtes à s'installer autour de la table du salon que sa femme garnissait déjà de verres et de bouteilles.

Durant tout ce temps, il évita avec application de croiser le regard d'Alexandre qui ne voulait rien autant que d'être loin de cette assemblée. Il était très mal à l'aise et suivait l'évolution de Konaté qui prenait un soin particulier à l'esquiver. Alphonse et Hortense Dagaré firent l'essentiel de la conversation.

Thiéten Ouattara en profita pour ranger ses vêtements. Maïmouna fut en tout point une hôtesse charmante qui proposa boissons et amuse-gueules avec une gentillesse jamais démentie, même pas par un geste déplacé. Elle poussa le sens de l'hospitalité jusqu'à leur proposer de partager leur déjeuner.

Ce fut Oncle Alphonse qui déclina l'offre en promettant qu'il revenait à la famille Dagaré de recevoir, pour la fin du mois, tous les membres de la famille Ouattara établie à Abidjan. Rendez-vous fut donc pris et tout ce monde

s’embrassa. Sur le pas de la porte, Alexandre prit son ami en aparté.

— Ousmane ! Nous avons besoin d’une discussion...

— Lundi à mon bureau, murmura ce dernier, sans le regarder.

Alexandre fut néanmoins soulagé par cette ébauche de bonne volonté.

— Précise-moi l’heure.

— Téléphone en fin de matinée.

— Je le ferai. Et crois-moi, je suis désolé pour tout...

— Thiétén Ouattara est la pomme de discorde... Ne l’oublie jamais !

Sur ces mots, Konaté se détourna de lui.



Pierre Atta chassa une poussière imaginaire sur le pli impeccable de son pantalon. Son regard songeur se posa sur Arthur Pétanki.

— Je dois me rendre à l’aéroport cet après-midi. Notez qu’il y a des dizaines d’hommes et de femmes prêts à le faire pour moi. Mais il s’agit de ma fille. J’aimerais que vous m’y accompagniez.

— Monsieur Atta, je vous aurais rendu ce service avec grand plaisir, mais je dois récupérer mon épouse et ma fille chez mes beaux-parents dans une demi-heure.

— Comment va Irène ?

— Elle va bien, monsieur.

Arthur Pétanki avait avancé cette excuse parce qu’il savait qu’Atta ne lui aurait jamais opposé un refus. Irène

Pétanki, son épouse, était la fille du meilleur ami de Pierre Atta.

— France revient aujourd’hui, vous l’ai-je dit ?

— Vous me l’avez dit, monsieur.

Le vieil homme dévisagea soudain l’officier avec une attention soutenue et déclara d’un ton brusque :

— Savez-vous que vous seriez marié à France si Martin ne m’avait damé le pion au cours d’une partie d’échecs ?

— Je crains de ne pas comprendre, monsieur.

— Que Dieu me damne ! J’étais pourtant sûr de gagner votre main pour ma fille !

Arthur Pétanki hocha la tête. Seule une contraction de la mâchoire trahissait un début de colère. Martin Aka était son beau-père. Il partageait avec Pierre Atta un goût identique pour le pouvoir sous toutes ses formes. Son mariage avec Irène était un arrangement entre leurs deux familles. Il ne lui était pas agréable d’être assimilé à un objet. C’était pourtant ce que Pierre Atta essayait de lui faire comprendre.

— Nous avons tiré au sort à l’issue de la partie d’échecs. Martin a gagné et vous voilà marié à Irène. Je vais pourtant me consoler de cet échec. Le jeune Dagaré est un candidat parfait pour France.

Arthur Pétanki eut enfin une réaction. Il écarquilla les yeux, lorsqu’il comprit de quoi il retournait et retint à temps une exclamation. Emmanuel Alexandre Dagaré n’avait aucune chance d’échapper au vieil Atta, si ce dernier avait jeté son dévolu sur lui comme gendre. L’officier supérieur réprima une envie soudaine d’énoncer une vérité simple : Dagaré était déjà marié. Il le savait. Il savait aussi que peu de personnes étaient au courant de ces noces singulières.

Par l’enfer ! Les manigances de Pierre Atta risquaient fort

de faire plus d'un malheureux ! Un frisson parcourut Pétanki. Il risqua un coup d'œil sur son vieil interlocuteur et redouta soudain le pire. Même la clarté du soleil sembla ternie, alors qu'Atta déclarait d'un air satisfait :

— Dagaré est très ambitieux. En outre, ma fille dispose d'un argument imparable pour l'inciter à convoler. Il me plaît d'avoir ce jeune homme comme gendre ! À défaut de vous avoir eu, vous !

Et son regard acéré parcourut Pétanki.

— J'espère que vous rendez Irène heureuse, mon garçon !

— Je fais tout mon possible pour qu'elle le soit, monsieur.

— Dans ce cas, dépêchez-vous de la rejoindre. Je vous attends demain à mon bureau.

— J'y serai sans faute, monsieur ! Mes hommages à votre fille.

Pierre Atta hocha la tête d'un air satisfait. Arthur Pétanki aurait été un gendre idéal. Un mari taillé sur mesure pour France. Il ne s'était consolé de cette perte qu'à partir du moment où il avait eu Emmanuel Alexandre Dagaré comme choix. Ces deux jeunes gens avaient en commun un caractère trempé, une volonté indomptable qui ne reculait devant aucun obstacle. Décidément, il était très fier de lui ! Et avec la nouvelle que France lui apportait, il ne doutait pas de l'issue de sa stratégie.

Hélas ! À l'heure même où le Dragon Atta élaborait ces projets et visualisait le mariage grandiose qu'il entendait offrir à sa fille préférée, son futur gendre se reposait dans la chaleur de sa jeune épouse. Pierre Atta voyait Emmanuel Alexandre descendre les marches de la cathédrale, France accrochée à son bras et ce même homme jurait un amour supposé éternel à son épouse capricieuse : Thiéten Ouattara.

— Je le ferai Premier ministre ! murmura Atta très satisfait.

Et le futur ministre estimait qu'aucune femme ne l'avait autant ému, autant énervé et autant aimé comme Thiéten Ouattara.

Atta se leva lentement. Il traversa le jardin sans s'attarder à en admirer la splendeur. Il passa à côté de sa femme.

— Solange !

— Pierre ?

— Vous n'avez pas oublié que France revenait aujourd'hui ?

— Même si cela était, je te fais confiance pour me le rappeler !

— Dites donc ma chère ! Quand cesserez-vous ce parti pris ? Ne rendez pas France responsable de mes incartades, est-ce clair ?

— Va chercher ta fille, Pierre ! Ton vouvoiement et ton français me donnent la migraine !

— Chère amie, cela s'appelle manquer de manières ! Et ce n'est pas faute d'avoir essayé de vous en inculquer !

— Pierre Atta ! Avec la couleur de ta peau, parler comme Baudelaire te va, comme la cosse de cacao t'irait en guise de chapeau sur ta petite tête de vaniteux !

Solange Atta était bien l'une des rares personnes à parler aussi vertement à son mari. Elle ne se le permettait qu'au cours des rares moments où ils étaient seuls. Loin de s'en offusquer, Atta éclata de rire. Trois raisons l'incitaient à la garder comme épouse : elle était très belle encore à son âge ; elle lui donnait le respect requis en public, mais dans leur intimité, elle lui parlait sans ménagement. Ces qualités faisaient donc de Solange Atta une épouse appréciée par un

mari despote.

— Solange Atta, si votre beauté n'avait compensé et de loin, la stupidité de votre raisonnement, il y a longtemps que j'eusse divorcé de votre personne !

Ce fut au tour de sa femme de rire.

— Pierre Atta, va chercher ta fille à l'aéroport. Tu m'ennuies avec ton bavardage de marchand de café.

— Mais je suis un marchand de café ! protesta le mari d'un air faussement outragé.

— Heureusement que tu t'en souviens encore ! Tu as souvent tendance à l'oublier, mon cher ami. Tu n'es et ne seras qu'un marchand de café et de cacao. Ni ta fortune ni ton pouvoir n'y changeront rien !

— Femme sans manières ! Ôtez-vous de ma vue !

— Au fait, Pierre ! Dîne-t-elle à la maison ?

— Votre question est à la hauteur de votre sottise. Répondez-y toute seule ! Et malheur à vous si votre décision me contrariait à mon retour !

Solange Atta haussa les épaules. Geste inélégant qui lui valut une dernière œillade assassine de la part de son mari. Ce dernier s'éloigna d'un pas rageur. Sa femme ricanait, non sans méchanceté, en imaginant une vengeance à offrir à son mari. La guerre était ouverte dans le couple depuis une quinzaine d'années. Elle allait le rester encore longtemps.

Retrouvez l'intégralité de l'œuvre sur notre site en
versions papier et numérique :
www.ekima-media.com

Nous avons été heureux de vous offrir le présent extrait
et espérons, de nouveau, vous revoir sur notre site.

Du même auteur chez Ekima Média



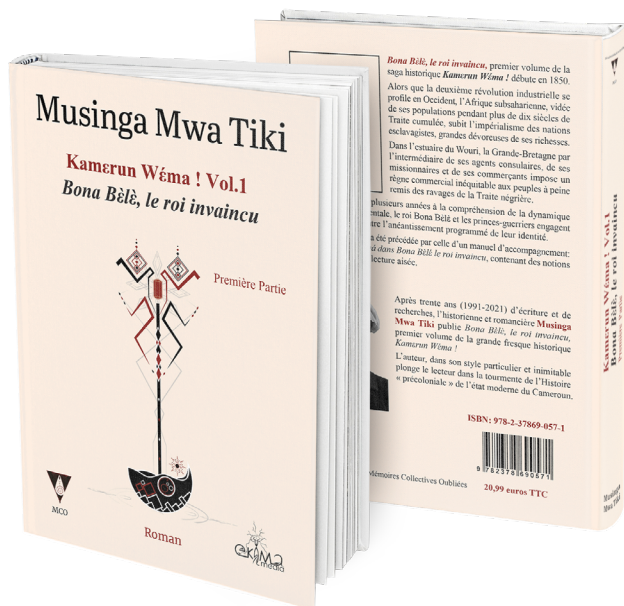
Extrait :

À ce stade de l'histoire précoloniale du Cameroun, nous ne pouvons nous empêcher de signaler l'ironie d'une situation qui, aujourd'hui, vaut aux Sává d'avoir été les premiers évangélisés de ce pays. Une véritable ironie quand on s'attarde sur la rigueur et l'hermétisme du culte *Jéngú* qui n'aurait jamais aussi vite cédé face à trois missionnaires. La mission baptiste avait fort bien choisi ses messagers, en mettant au-devant de la scène des *Noirs* face à d'autres *Noirs*.



Extrait :

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix grave, la reine mère libéra, sur le corps supplicié, le contenu d'une bouteille qu'elle avait dissimulée sous ses pagnes. Le roi gémit sourdement et se débattit avec une énergie désespérée. Sans s'émouvoir apparemment, elle continua à verser la préparation. Les gémissements se muèrent en grognements rudes. Mais aucun cri ne franchit les lèvres closes de Bona Bèlè ayant repris son immobilité malgré la douleur intenable, malgré les nombreuses indispositions qui l'incitaient à ruer encore et encore.



Extrait :

L'illusion et les apparences triompheront dans l'Histoire et les coupables seront ceux qui ont déporté vos peuples. Mais vous dans tout cela ? Regardez-vous à cet instant précis : votre irresponsabilité m'incite à vous fermer de manière définitive les portes de mon empire. Contentez-vous de Túrú na Muduru. Donnez à cet abominable règne de l'eau les noms qui vous agréeront et continuez à vous aveugler. Car voici la malédiction qui va s'abattre sur votre peuple : votre orgueil sera multiplié par neuf.



Extrait :

Tous ceux qui ont agréé les offrandes souillées, composées de produits étrangers ne font plus désormais partie de l'*ancienne alliance*. Ils ne se sont pas contentés de consommer les alcools produits par la douleur et l'humiliation des vôtres, réduits en esclavage dans ces contrées lointaines. Ils ne se sont pas contentés d'agréer ces étoffes blanches obtenues par la souffrance des humains dans ces contrées lointaines. Ils ont aussi, comble de l'abomination, altéré leur lignée en dérobant à vos propres congénères, leur énergie solaire.



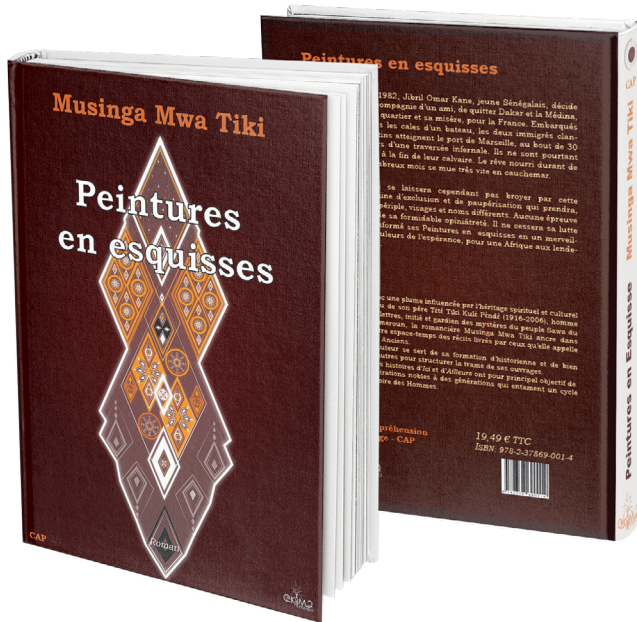
Extrait :

Si l'Un Multi-Manifesté peut être Dieu, il est avant tout énergie à l'origine de la création des univers et de toutes les Lois qui les régissent. Dès lors, envisager l'existence de ce Divin comme incompatible avec la Science et ses découvertes est pour les Anciens, une véritable aberration. Aíjaran est Science Pure et, dans ses explorations, doit pousser toujours plus loin les limites de l'entendement humain. Peut-on alors vénérer Aíjaran, l'Un Multi-Manifesté comme un Dieu ? La réponse à cette question est proprement insoutenable selon les Anciens.



Extrait :

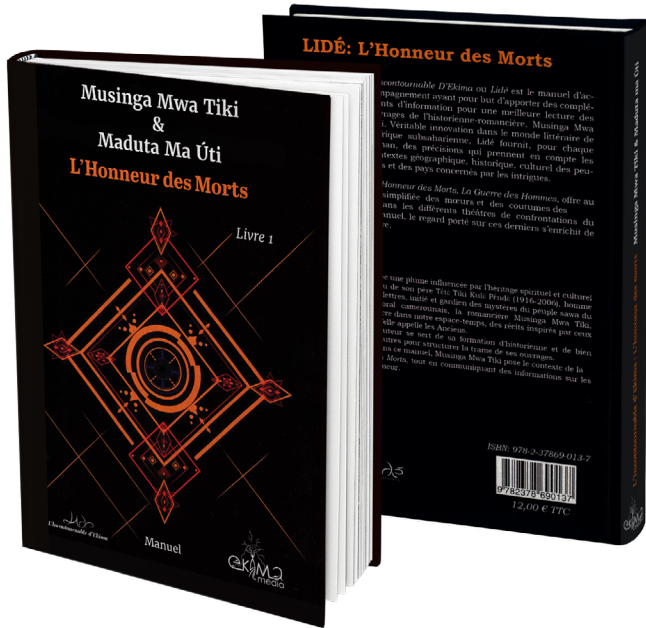
L'idée que l'humain ne soit en fin de compte qu'un animal plus évolué que ses congénères n'a cessé d'inciter les Hommes à démonter cette évidence et à pousser toujours plus loin leurs aptitudes afin de se détacher de la matière primaire, de ses désirs non moins basiques et de s'élancer à la conquête des étoiles. La réflexion existentielle, amorcée à l'aube du Temps terrestre, a donné naissance à tous les outils qui aujourd'hui forment le quotidien de l'Homme du XXIe siècle.



Extrait :

Voici Mustapha dans mes bras, tout contre moi, battu à mort, saigné et disloqué. Quand je dis: j'ai pleuré, longtemps. Ces mots brefs doivent être épelés saccadés, en de longs hoquets, la gorge nouée, le cœur exécutant une samba de la création. Je voudrais me substituer à la Mort et renvoyer des ténèbres maudites cette âme égarée dans le ciel indifférent de ce pays, la France.

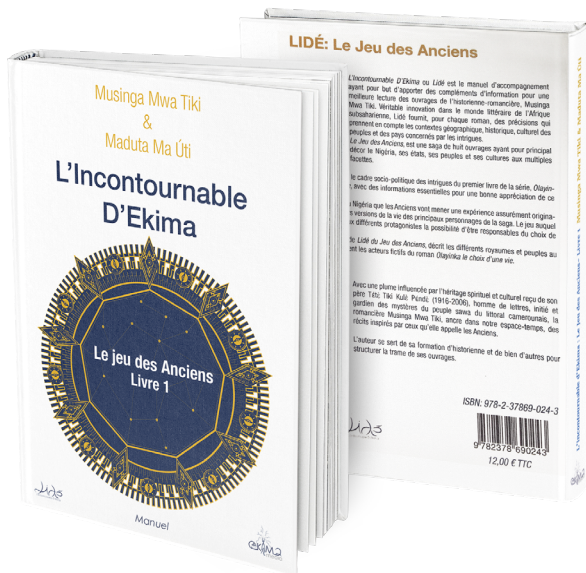
Voici Mustapha et Jibril, abandonnés. Ma mort n'est pas un doute, n'est pas une hypothèse.



Extrait :

La Guerre des Hommes, comme tous les ouvrages de la collection NCP (Nubi, Conquêtes et Passions), se déroule dans Tiga, notre Terre et plus particulièrement en Kédura, l’Afrique.

Le désert du Sahara offre aux différents personnages, ses paysages fascinants, mais rarement hospitaliers, des champs de bataille, mais aussi des oasis autour desquelles la vie s’est organisée pour certains peuples mentionnés, depuis plusieurs siècles.



Extrait :

Manuel de références pour ces huit ouvrages répartis dans trois principales collections, ce premier volume de Lidé de *Le Jeu des Anciens* regroupe les informations spécifiques qui expliquent, clarifient et précisent un certain nombre de paramètres pris en compte tout au long des intrigues. Depuis *Olayinka, le choix d'une vie* jusqu'au dernier tome de cette saga, l'introduction de données nouvelles relie constamment ces histoires d'*Ici* à l'*Ailleurs*, déjà mentionné dans Lidé de *L'univers de NuBi*.



Extrait :

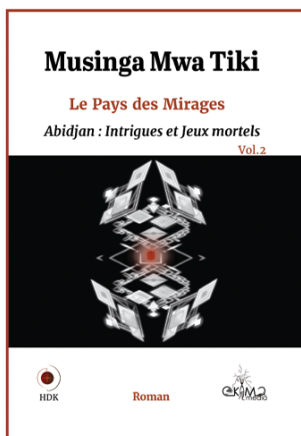
Ajani Ariyo conservait intact son sens de l'observation et comme les deux membres de son Conseil des Sages, il se demandait par quel mécanisme ce Dé géant, dont le volume avoisinant facilement les trente mètres cubes, tenait seul sans aucun support. Pour l'heure, il ne pouvait scruter le sol. Il attendait d'être installé pour s'y livrer si jamais on lui en donnait l'occasion.

L'absence des femmes dans la pièce le surprénait au plus haut point.



Extrait :

Emmanuel Alexandre, pour avoir vu son père prêt à mourir pour cette diablesse en robe bigarrée nommée politique, avait juré de ne jamais participer ni de loin, ni de près à ce genre d'intrigues. S'il aidait Ousmane Konaté dans ses campagnes, c'était par pur loyalisme. Il n'avait pour sa part aucune ambition allant dans ce sens. Les postes ministériels l'attiraient fort peu. En revanche, il s'imaginait volontiers à la place de son président dans quelques années.



Dans le volume 1, *Korhogo, la légende du Guérisseur*, Emmanuel Alexandre Dagaré est confronté à la lourde machine néocoloniale du **Pays des Mirages** qui ne désigne nullement sa chère patrie la Côte-d'Ivoire. Après avoir vécu l'arrestation arbitraire de son père aussitôt conduit à Bouaké, il subit sévices et humiliation au poste de police de Gagnoa où il s'est rendu pour en connaître les raisons.

Le suicide de sa jeune sœur, victime de la prédation des hommes sans morale, finit de transformer son séjour dans sa ville natale en un cauchemar.

De retour dans la capitale dans le présent volume, *Abidjan : Intrigues et Jeux mortels*, Dagaré a une priorité : panser, auprès de son épouse, ses blessures physiques et morales. Hélas, **Le Pays des Mirages**, entité nébuleuse, née de l'impérialisme français, contrôle la vie politique, sociale et économique de son pays et n'a nullement l'intention de lui accorder de répit.

Et ce que le jeune homme avait considéré comme un plaisant intermède va rapidement générer un autre cauchemar. Entraîné malgré lui dans des intrigues complexes et contraint de jouer dans cette partition mortelle, il devra se battre pour sauver sa vie, celle de sa jeune épouse et surtout celle de son père, déjà condamné à mort.



L'historienne, romancière et essayiste **Musinga Mwa Tiki**, entraîne, une fois de plus, le lecteur au **Pays des Mirages**, système d'exploitation des anciennes colonies françaises et dans lequel les Autochtones n'exercent aucun pouvoir réel mais sont devenus des collaborateurs zélés du règne de l'appauvrissement et de l'abêtissement des populations.

